La femme lézard

JULIETTA ACEVEDO

Un reptile immobile, impassible, me regarde.

Tu me fais peur, avec tes narines dilatées et tes yeux noirs.
Je me demande si tu t'apprêtes à me sauter à la gorge, à t'enfiler par mon oreille
et à prendre possession de ma raison.
Entre deux contractions, je vois que tu te rapproches.
Tu n'es qu'instinct, femme lézard. Un instinct brutal, ancestral, animal. Tu viens d'un autre monde, d'un autre temps. Que viens-tu faire, ici, maintenant?

Que se passerait-il si je te laissais entrer?
Tu me rendrais démente, à n'en pas douter.
Tu me ferais siffler, grogner, cracher. Me recroqueviller, accroupie, jambes écartées, le souffle rauque pour encaisser la douleur.
Tu me ferais parler une langue oubliée, venue de temps immémoriaux. Gutturale, profonde, puissante, incompréhensible.
Tu me ferait lacérer le visage des hommes civilisés qui tenteraient de me raisonner.

Je ne te quitte pas des yeux, femme lézard. Tu m'effraies autant que tu me fascines. L'univers se dilate et je sais que tu t'approches. Je te tiens à distance tout en te tournant autour.
J'ai peur de ce dont tu es capable,
de ce que tu pourrais révéler. Perte de contrôle totale.
Quelle parcelle de mon être dois-je sacrifier pour te faire place? Et que m'y laisseras-tu, à part la trace brûlante d'une rune millénaire?

A la maman oiseau

Il faut les nourrir ces oisillons. Toujours affamés, le bec grand ouvert. Ils s'égosillent.
Il faut les nourrir, de nos rêves, de notre vigueur, de nos valeurs. De nos peurs, aussi.
De nos craintes, inscrites dans nos corps et héritées de notre histoire.
Qu'importe, tant que l'on sait les nommer. Il faut bien manger.
Alors on prémâche nos cauchemars, pour qu'ils soient plus facile à digérer.
Mangez petits oisillons, la maman oiseau vous dépose tout son amour dans le gosier. Vous grandirez plus forts comme cela.

La maman oiseau apparaît perchée et, déjà, elle a laissé la branche
frêle et frissonnante. Elle ne s'arrête qu'une poignée de secondes, parcourt des kilomètres à la ronde pour ramasser chenilles et brindilles. Des milliers d'allers-retours pour confectionner un nid. Pour le réparer, le renforcer. Et recommencer. Elle a du courage, cette maman oiseau, elle sait que tout est toujours à refaire. Mais qu'importe. Chaque jour est une aventure.

Vole maman oiseau, chante maman oiseau. Ton nid est si bien bâti, tendre et solide, une véritable œuvre d'art. Tu peux t'envoler légère, entre deux bruissements d'ailes. Non, ton foyer ne se fera pas éventrer, ni par le vent ni par les serpents.

Tuer dans l'œuf

Dans mon cerveau, il y a parfois des asticots. Ils se traînent, se glissent dans les recoins, se retournent sur eux-même et rongent doucement tout ce qui est bon. Des pensées, parasites qui tournent en rond, qui sifflent de jalousie et ricanent du malheur d'autrui.

Les asticots sont rarement seuls, ils se multiplient rapidement. Vermine pourrie, ils ne laissent derrière eux que la trace gluante de pensées puantes. Rampantes, vicieuses, visqueuses. Une fois installées elles collent, contaminent les parties saines de ma cervelle. Elles pourraient m'asphyxier, m'étouffer, finir de me bouffer. Ou pire, de ma bouche se déverser et aller polluer le reste du monde.

Il faut les tuer dans l'œuf. Du bout des doigts, les écraser méthodiquement. Faire exploser les larves une par une entre mes ongles, avant qu'il ne soit trop tard.

Sauvage

La plupart du temps, elle rode autour de moi. Elle me mordille les doigts, me renifle le cou. C'est ma maman loup. Mon terrain de jeu, je lui grimpe dessus. Escalade son ventre, m'accroche, m'agrippe. Les deux mains enfouies dans ses poils gris. Quand elle me fait sursauter, je me venge et lui tire l'oreille, lui mords l'épaule. On joue à la bagarre, elle me repousse, me chatouille, m'envoie valser ou me fait tomber. Je reviens à la charge et me love tout contre son ventre.

Certaines nuits, elle sort. Elle parcourt la ville, à pattes. Je crois l'entendre hurler dans l'obscurité, à la lune, au vent. Et puis, elle revient, au petit matin. Le nez froid, les yeux brillants. Brusque, brute, sauvage. J'ai peur, des fois, qu'elle me brise le cou. Qu'elle m'abandonne, qu'elle ne revienne plus. Elle rit. S'amuse de mes frayeurs, rigole en me voyant tomber avant de venir lécher mes blessures.

Et quand je l'entends gronder sourdement, quand je l'aperçois montrer les crocs, je crois bien qu'elle pourrait lacérer des visages. Avide de sang. Arracher les yeux, déchirer les entrailles, de quiconque qui me ferait du mal.

Le corps d'après

Tu habites désormais ton corps d'après. Tes os disloqués et souples ont retrouvé leur densité habituelle, tes organes ont peu à peu repris de la place, ta peau élastique enveloppe à présent de nouveaux muscles. Si tu y prêtes attention, de petits appendices grandissent ça et là comme autant de bras, nécessaires pour jongler entre tes nouvelles et anciennes responsabilités.

Maman pieuvre, tes tentacules deviendront de plus en plus habiles. Elles te permettent d'effectuer une dizaine de tâches simultanément: nourrir, prévenir, courir, ramasser, câliner, assurer. Assurer un, deux, trois bébés. Assurer dans la reprise du travail rémunéré. Pour tout cela, ton cerveau plastique s'agrandit. Il s'allonge. Une partie logée à l'arrière de ta boite crânienne travaille en continu. Tu seras bientôt capable de suivre une conversation tout en surveillant les explorations buccales de l'enfant. Capable de réagir en un quart de seconde lorsqu'un verre se renverse ou qu'une tête s'approche, à toute allure, d'un coin de table.

Maman Pieuvre, tu sais maintenant ce que veut dire ne plus dormir. Et tu as survécu. Mère veilleuse, maman pieuvre. Tu navigues au gré des courants de la mer agitée. Fais confiance à tes ventouses pour trouver un roc solide auquel s'agripper lorsque les eaux se déchaînent. Et puis, quand la tempête est trop violente, qu'elle menace de t'emporter loin de toi-même, n'oublie pas que la pieuvre sait aussi disparaître derrière un nuage d'encre et ainsi s'évader pour un temps.

Une médaille pour toutes les mamans pieuvres. Une médaille pour toutes les contorsions que tu sais déjà faire, celles que tu apprendras à maîtriser et celles que tu décideras de laisser tomber.

Et puis, se souvenir que tu es bien plus qu'une maman pieuvre. Qu'un jour, tu la laisseras mourir comme il se doit. Que tu sauras arracher tes tentacules devenues inutiles. Modifier le corps, l'esprit. Changer de peau, à nouveau.

biblio

Le Tunnel

Nouvelle parue dans le recueil collectif
Sous la voûte obscure, Editions Encre fraîche, 2026..

Retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, du Fonds Frei, de la Fondation Œrtli et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



DR

bio

JULIETTA ACEVEDO Après des études de lettres en philosophie et en littérature allemande à Genève, Julietta Acevedo a enchaîné avec un second master en relations internationales, un emploi précaire au sein d'une ONG de droits humains et des activités militantes et artistiques. Depuis 2022, elle travaille sur les thématiques liées au travail non rémunéré, qu'il soit militant ou lié au care. Son vidéo-poème *Is care a chore?* (2025), fait partie d'une série curatée par Fehras Publishing Practices pour The One Minutes et est projeté dans divers festivals. En tant qu'autrice, elle a publié une première nouvelle, «Le Tunnel», dans un recueil collectif paru chez Encre fraîche.